

XYZ. La revue de la nouvelle



Dissolution

François Labrousse

Pluie

Number 82, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3308ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Labrousse, F. (2005). Dissolution. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (82), 22-24.

Dissolution

François Labrousse

Barbara travaillait à des aquarelles, promises depuis longtemps, qu'elle devait remettre au plus vite à Marc-André, notre ami encadreur. Elle était en retard, de mauvaise humeur. C'étaient des peintures de la ville de Québec, qui se vendaient bien, mais qu'elle faisait sans grand plaisir. En plus, le ciel était à l'orage ; la chaleur et l'humidité ne lui facilitaient pas la tâche. Elle détestait avoir les mains moites. Elle pestait contre le temps qu'il faisait et le temps qui passait, contre l'aquarelle, le papier, et même contre Tintin, son chat, qui avait la mauvaise idée de venir se frotter contre elle.

En prélude à l'orage annoncé, j'avais droit aux premiers coups de tonnerre. Elle en voulait au monde entier, et je faisais partie du monde entier. J'ai battu en retraite et suis allé me coucher, laissant la hérissonne à ses pinceaux. Ce soir-là encore, pas de câlins. C'était dommage, j'aimais beaucoup les câlins de Barbara !

Le lendemain matin, les nuages rôdaient toujours dans l'appartement. Même en s'étant couchée tard, elle n'avait pas encore terminé. Elle m'a demandé si je pouvais porter chez Marc-André les peintures qui étaient prêtes. J'hésitai avant de répondre. « Tu as autre chose à faire ? » me dit-elle d'un ton sec. Je bredouillai une réponse qu'elle ne me laissa pas finir. « Pour une fois que je te demande un service ! » C'était une remarque injuste, je lui servais régulièrement de commissionnaire, surtout depuis que j'étais au chômage. « Si au moins tu te cherchais du travail ! » Là, je ne l'ai pas trouvée drôle du tout. Je suis parti en lui promettant d'être de retour deux heures plus tard et d'aller ensuite chez Marc-André.

Quand je suis revenu, elle était encore à sa table, pinceau à la main et le visage toujours aussi fermé. J'ai pris les dessins qui étaient roulés dans un sac, avec un élastique pour les retenir. À la sortie de l'immeuble, la chaleur de la mi-journée m'est tombée dessus. La voiture était un four, j'ai baissé les vitres. En

conduisant, je ne pensais qu'à Barbara, à nous deux. Depuis quelques semaines, cela n'allait plus du tout. Je m'étais habitué à son humeur en montagnes russes, mais il n'y avait plus beaucoup de hauts entre les creux. Plus de fous rires ni de bagarres amoureuses. J'ai soudain compris que j'étais en train de la perdre.

La circulation était lente. J'avais chaud, le siège était collant. Mes idées devenaient aussi noires que le ciel. Les grondements du tonnerre se rapprochaient. Comme j'arrivais près de l'atelier de Marc-André, l'orage a éclaté. Courbé sous la pluie battante, je suis sorti rapidement de la voiture pour prendre les peintures sur le siège arrière. J'ai eu un coup de panique en voyant que j'avais oublié de remonter la vitre. J'ai replié avec soin le sac de plastique et me suis précipité à l'abri, dans l'entrée de l'atelier. Inquiet, j'ai sorti les peintures du sac et retiré l'élastique. Elles étaient intactes. Pas la moindre tache d'eau ! Celle du dessus représentait le château Frontenac et la statue de Champlain. Super-classique, mais bien faite ; Barbara avait du talent.

Marc-André s'est avancé vers moi. « Salut, Barbara vient de m'appeler. » Je relevai la tête pour lui répondre. Mon mouvement, un peu trop vif, déclencha la catastrophe. Trois gouttes de pluie tombèrent de mes cheveux trempés. En une fraction de seconde, je les vis s'écraser en rafales sur la peinture, l'une au-dessous de l'autre, et couler rapidement sur le papier que je tenais penché. Les gouttes fusionnèrent en une goutte unique, plus puissante. Complètement paralysé, je constatais les ravages de la coulée oblique. Elle délaya d'abord le bleu sombre du ciel, hésita à peine en arrivant à la toiture du château, traversa la zone vert-de-gris, puis mordit le brun rosé du mur de briques. Elle avait une couleur sale en arrivant à la statue de Champlain.

Je me le rappelle bien. J'étais toujours immobile. Je suivais, fasciné, le trajet dévastateur de l'eau sur le papier et, en même temps, j'imaginai la réaction de Barbara, sa colère, ses paroles blessantes. Pour moi, c'était évident : jamais elle ne me pardonnerait.

C'est Marc-André qui s'est précipité pour redresser la peinture et l'éponger à la hâte. Le mal était fait. Il me regarda,

scandalisé : « Mais enfin !... » Il dut lire mon désarroi sur ma figure et n'en dit pas plus. Il observa attentivement le dessin, fit une moue sceptique et lança, sans conviction : « Peut-être que Barbara pourra arranger ça... » Il me regarda de nouveau et ajouta : « Ne panique pas, ce n'est quand même pas la fin du monde ! »

— Si, tout est foutu. »

Je suis sorti en courant. La pluie avait cessé.